

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Option Lettres et sciences humaines

Epreuve ENS A/L et ENS LSH

Epreuve ENS B/L

Frank BURBAGE

1 - Remarques générales, communes aux deux séries (AL-LSH et BL)

Dans l'ensemble la correction des copies de cette session 2010 s'est bien déroulée, et le jury, qui est en charge des deux séries (copies également réparties entre tous ses membres) n'a pas rencontré de problèmes particuliers. La conception du sujet associe le responsable du jury à la direction de l'ESSEC. Le jury travaille ensuite de manière collégiale et consensuelle : une réunion préalable de concertation permet de confronter les interprétations du sujet, les attentes, de procéder à l'évaluation de quelques copies choisies au hasard, en examinant les points d'accord et de désaccord, chacun essayant de se placer à l'écoute des autres et de leurs raisons. On ne cherche pas à établir un plan type ou un système de critères rigides, mais à repérer l'éventail des problèmes, des perspectives, des exemples ou des références, qu'on estime pertinents. Au fur et à mesure de l'avancement de la correction, on confronte les impressions, les premières notations, les hésitations.

Toute l'échelle des notes est utilisée, en réservant les notes les plus basses pour les copies vraiment indignes. Le jury est soucieux de valoriser nettement les copies qui se détachent du lot, mais aussi d'utiliser l'éventail des notes moyennes pour des copies qui ne sont pas toujours abouties, mais qui témoignent d'un travail de préparation sérieux, de connaissances précises et d'un véritable engagement réflexif.

À l'évidence, toutes les années de préparation comptent pour les candidats, dont les plus expérimentés disposent d'une formation philosophique sur quatre ans. Les sujets sont toujours conçus et choisis dans un esprit d'ouverture, ce qui permet à chacun d'aller puiser dans les ressources de son expérience et de sa culture propres. Le jury attend et apprécie des connaissances philosophiques précises, progressivement acquises, mûries, et véritablement appropriées. Il tient compte aussi du caractère généraliste des programmes et des enseignements de philosophie en classe préparatoire. Il n'y a pas de référence ou d'exemple obligés. En revanche, dès lors qu'un(e) candidat(e) convoque tel auteur, telle œuvre, telle séquence doctrinale ou factuelle, il s'oblige lui-même à un propos suffisamment instruit, et suivi, pour être convaincant. Il ne sert à rien de multiplier les références – quelques unes, bien comprises et surtout bien utilisées, suffisent. Les «fiches-auteurs», préparées à l'avance et platement récitées le jour de l'épreuve, nuisent gravement aux copies qui cèdent à cette facilité.

Quantitativement parlant, sur l'ensemble des copies corrigées, on parvient pour les deux séries à des moyennes assez proches, mais pas pour autant identiques : 9,3 pour la série AL-LSH (sujet sur programme « La science » / « L'art, la technique » : « Prouver et éprouver ») ; 10 pour la série BL (sujet hors programme : « Bien penser et bien faire »). Plus important aux yeux du jury que les seules moyennes, l'écart-type dans les deux séries est supérieur à 3, avec un nombre substantiel de notes au-dessus de 12, et aussi au-dessus de 14.

Il y a des notes excellentes, ce qui est réjouissant (elles sont posées sans forçage pour des copies qui se détachent nettement des autres).

Il y a aussi, ce qui est assez inquiétant, un nombre non négligeable de copies très courtes et étonnamment faibles, comme si l'on avait affaire à une absence totale de travail préparatoire. Elles restent heureusement très minoritaires.

Qualitativement parlant, le jury tient à faire état – sans pour autant disposer d'une explication ou d'une interprétation arrêtées – d'une certaine perplexité : nous constatons cette année un écart assez significatif entre les copies de la série AL-LSH et celles de la série BL, qui sont dans l'ensemble meilleures. Sans être indignes, un nombre assez important de copies de la série AL-LSH, au lieu de traiter le sujet («Prouver et éprouver») pour lui-même, le rapportent *très arbitrairement* à l'un ou l'autre des «axes» (la connaissance/l'action) ou des «domaines» (la science/l'art, la technique) au programme, et il devient alors prétexte pour une simple récitation.

Sans doute peut-on dire, à la décharge des candidats, qu'il n'est pas facile pour eux de se loger dans la nouvelle formule du concours, dont le programme entend tenir le milieu entre une exigence d'ouverture et une exigence de détermination. Attention donc, pour ceux qui se préparent aux prochaines sessions, à ne pas se laisser enfermer dans des frontières artificielles et arbitraires. Il faut lire et comprendre très simplement les sujets pour eux-mêmes, pour ce qu'ils signifient, philosophiquement parlant.

2 –Série AL-LSH : « Prouver et éprouver »

Les défauts que nous avons repérés cette année sont assez habituels : dans l'ensemble, les copies manquent de connaissances sur des questions épistémologiques, méthodologiques, logiques, même prises à un niveau élémentaire. Qu'il s'agisse d'histoire des sciences ou d'épistémologie, la référence ou l'examen des références sont souvent assez indigents. Il y aussi de nombreuses erreurs : les mathématiques, confondues avec la physique, Newton pris pour Galilée, la preuve scientifique réduite à une simple observation. Des confusions aussi ou des oublis élémentaires, parfois au niveau du langage commun lui-même : ainsi «éprouver» au sens de «mettre à l'épreuve» est assez fréquemment oublié. Insuffisance de travail ou d'apprentissage ? Panique dans le moment d'une composition dont la durée est plus courte (4h) que celle des épreuves ENS ? Il est difficile de trancher et il est probable que les deux facteurs se combinent.

Ces défauts sont accentués par une interprétation assez fréquente et très arbitraire du sujet, posant – parfois immédiatement et sans aucun examen – que «la preuve est l'affaire de la science», alors que «l'épreuve est l'affaire de l'art». On assiste alors au placage sur le sujet d'un schéma binaire qui apparaît presque préfabriqué. Pour certains : science *versus* rapport originaire au monde, «expériences [réputées] sensibles». Pour d'autres : science (recherche de la vérité objective d'un savoir prouvé) *versus* art (exploration de l'expérience sensible et esthétique du monde) – les copies débouchant alors souvent, mais sans véritable justification, sur la question du jugement de goût approprié au champ artistique. On se prive alors des ressources qui pouvaient très bien être empruntées à d'autres champs de l'expérience et de la réflexion – celui du droit par exemple, en considération du travail de l'instruction et de la preuve, mais aussi de cette série d'épreuves qui associent les situations d'injustice au ressenti, à la plainte, et, parfois, à la réflexion et au jugement.

En termes de méthode ou de technique, on est alors confronté à des séquences introductives qui sont en réalité très courtes, très allusives, qui n'accomplissent pas vraiment le travail indispensable de construction et d'interprétation du sujet, et se contentent de quelques variations formelles : «peut-on éprouver ce que l'on prouve ?» ; «peut-on prouver ce qu'on éprouve ?». Questions et interprétations évidemment recevables, mais à condition qu'elles soient étayées par une détermination précises des difficultés qui font le sens du sujet.

Sans demander aux candidats de faire preuve d'une grande technicité, on attendait d'eux davantage de bon sens. Notamment : qu'ils soient attentifs à la diversité des dispositifs, des modes de la preuve (combinant des éléments empiriques, rationnels, des techniques ou des technologies spécifiques) ; qu'ils tiennent effectivement compte de la diversité des sciences et des procédures qui leur sont associées, et qu'ils sachent questionner cette diversité (démontre-t-on de la même manière en mathématiques et en physique ? expérimente-t-on de la même manière en chimie et en biologie ? pourquoi certaines sciences sont-elles nommées «expérimentales» et pas les autres ?). Dire de la démonstration qu'elle est «une démarche logique et rigoureuse», ce n'est pas dire grand-chose, si l'on n'engage pas, même minimalement, une analyse de la notion de *logique*.

Rappelons aussi que l'annonce d'un plan, coutume jugée impérative par la plupart des copies, n'a de sens que si l'on a travaillé à construire le sujet, à indiquer aussi précisément que possible quelles sont les difficultés, les problèmes, les embarras, qui le justifient.

Les copies les plus faibles se sont souvent contentées d'un plan binaire, en faisant la liste de ce qui oppose «le prouver» à «l'éprouver». Et cela à travers des dichotomies supposées acquises, et en réalité très imprécises : entre l'objectif et le subjectif, l'universel et le particulier, l'absolu et le relatif, le rationnel et le sensible, etc... Pour indiquer ensuite, sur la base d'une argumentation très vague, que «l'une a besoin de l'autre» ...

Un assez grand nombre de copies s'appuyant sur des connaissances plus ou moins maîtrisées ont essayé : de caractériser la connaissance acquise par les sens (éprouver au sens de sentir) ; de marquer ses limites ; pour montrer ensuite comment les sciences parviennent à dépasser «le sensible» en établissant leurs vérités (dûment prouvées et assurées) ; et, pour finir, par expliquer que la nécessaire confrontation des connaissances à la réalité requiert une espèce de «réconciliation», que le terme d'«expérimentation» vient souvent désigner d'une manière qui reste confuse.

Quant à savoir s'il existe vraiment une «connaissance sensible», et en quoi elle consiste, c'est une question très rarement posée et suivie. Les termes de «sentiment», de «sensation», de «d'intuition», sont souvent pris abusivement l'un pour l'autre. Et l'on utilise aussi sans ménagement l'idée que «les sens sont trompeurs», sans produire par exemple la distinction entre différents degrés ou modalités de la certitude, sans analyser précisément le processus de l'illusion ou de l'erreur.

Il est dommage que la notion de vérification n'ait pas fait l'objet d'une analyse soutenue et que les copies se soient enfermées dans une identification à la fois immédiate et définitive de la connaissance à la certitude, en oubliant notamment qu'une preuve s'adosse à des principes qu'il s'agit peut-être aussi... de prouver, et débouche sur les conclusions qui n'ont pas toutes le caractère de la nécessité absolue. Très rares sont les copies qui envisagent dans le sujet la possibilité d'une invitation à déplacer l'interprétation de la connaissance comme ordre de certitude, au profit d'une conception faillibiliste, délibérative, voire pragmatique, de l'évaluation et de la vérification. Or il y avait là une perspective de traitement du sujet relativement simple, à la portée des candidats, et susceptible d'être nourrie par des exemples et références très variés.

Une bonne copie justement, après avoir mis en évidence le caractère faillible des procédures d'évaluation critique des théories et des hypothèses (une preuve n'est jamais qu'une mise à l'épreuve), y a vu l'occasion d'interroger les présupposés d'une conception théorique du savoir, de la science en particulier, mais aussi de la «vie-selon-la sagesse». Le recentrage sur l'expérimentation a ensuite donné lieu à une réflexion sur l'hypothétique et l'incertitude, pour réhabiliter les rapports au monde caractéristiques d'une *praxis*. On dégage ainsi progressivement la relation qui unit éprouver et expérimenter. La copie se conclut par un éloge soutenu et convaincant de l'*essai*.

Une autre, mettant en évidence les limites de la démonstration et de l'évaluation empirique des hypothèses théoriques, critique l'idée que le savoir se référerait à un ordre de réalité objective autonome et pleinement intelligible. Construite, l'image scientifique du monde présuppose toujours un rapport antérieur à

l'expérience, une empiricité ouverte, soumise à révision, qui serait celle de la pensée sensible. Ainsi compris, le rapport au vrai implique que l'on accepte de réévaluer la valeur accordée à la connaissance commune et à l'expérience que le sujet fait de lui-même et du monde. Dans l'expérience du monde, le sujet lui-même (croyances, dispositions, etc.) est mis à l'épreuve. Ce pourrait être là que se tient le rapport le plus authentique et le plus courageux à la vérité.

Des références très différentes et très variées nourrissent et instruisent les meilleures copies : la tradition sceptique (antique ou revisitée par Montaigne), Husserl, Popper (à condition de ne pas confondre falsifiabilité et falsification !), Comte (pour une analyse de la place donnée au sentiment, complémentaire des progrès de la connaissance positive), Danto etc ...

On pouvait réfléchir avec profit à cette tension inscrite au cœur même la rationalité, dans l'horizon d'une certitude sans cesse remise en jeu : elle ne s'achève pas dans la production d'un système discursif rationnel et autonome de la science, mais présuppose toujours la dimension critique de la réflexivité (au sens d'un rapport du sujet connaissant à lui-même) dans lequel une vérité authentique se laisse appréhender.

3 – Série BL « Bien penser et bien faire »

Dans l'ensemble, les copies de cette série nous ont semblé cette année d'assez bonne qualité, et certaines d'entre elles vraiment réussies et inventives. Et cela, tant du point de vue de la culture philosophique que de la méthode et de l'implication dans la réflexion. C'est d'autant plus appréciable que les candidats ont composé avec les seules ressources d'une préparation générale et que le sujet, quoique de facture plutôt classique, en a visiblement dérouté certains. Rares sont les copies qui se sont contentées de plaquer un cours ou un extrait de cours sur le sujet.

Du côté des moins bonnes copies, on a retrouvé un travers déjà repéré les années précédentes, et caractéristique de cette série pour la dissertation de philosophie : certains candidats essayent de compenser leur manque de pratique et de culture philosophiques par des emprunts assez hétéroclites faits aux sciences sociales, ce qui déporte leurs copies vers des exposés la plupart du temps hors-sujet. Si la philosophie se nourrit de ce qui n'est pas elle, et si les apports des sciences en général, des sciences sociales en particulier, peuvent être très instructifs, encore faut-il qu'ils soient utilisés de manière pertinente, sur la base d'une interprétation du sujet et d'une argumentation dotées d'une véritable autonomie réflexive. Si le sujet devient un prétexte pour exposer tel ou tel élément de sociologie ou de science politique, il est de fait négligé et manqué.

Les principaux défauts observés proviennent de manière générale d'un défaut d'attention et de construction du sujet. Beaucoup de copies commencent et fonctionnent de manière très abstraite et finalement très dogmatique. Techniquement parlant, on oublie souvent que le sujet forme un tout, qu'une définition séparée des «termes du sujet» en brise purement et simplement le sens, qu'il s'agirait au contraire de faire progressivement émerger. Et l'accomplissement de ce qu'on croit (à tort) constituer une commande académique impérative joue au détriment de nombreuses «introductions», qui en réalité n'en sont pas. Mieux vaudrait articuler d'emblée la recherche (ouverte) de définitions (provisoires) à celle, déterminante, des difficultés ou des embarras qui expliquent et justifient le sujet. Ainsi par exemple : «faire» et «agir» ont été parfois immédiatement et systématiquement associés, ou plutôt confondus, de sorte que nombre de copies n'ont construit la relation entre «bien penser» et «bien faire» qu'à partir de la description des conditions (supposées)d'une réflexion préalable à l'action : bien penser *pour* (ensuite) bien agir, pour agir «en connaissance de cause». Comme si l'on avait affaire à une distribution temporelle figée (d'abord penser, ensuite agir). Comme si l'on se trouvait d'emblée face à un mécanisme cohérent et bien réglé, dont il ne restait plus qu'à décrire les éléments et grandes étapes de fonctionnement. Comme si la rationalité se confondait avec la réflexivité. La notion même de *connaissance*, celle de *cause* qui lui est traditionnellement

associée, mais surtout le statut d'une (éventuelle) pensée ou réflexion pratiques, auraient dû être davantage questionnées.

D'abord prises dans le carcan d'une réponse par préjugé, certaines copies ont heureusement introduit la question de la plus ou moins grande autonomie des enjeux et des normes pratiques (en un sens moral ou pragmatique). Par exemple encore : la parole a parfois été prise arbitrairement comme la modalité privilégiée du *faire* (sans que les relations entre *faire, agir, parler*, bénéficient d'un minimum d'examen). De tels éléments pourraient devenir très profitables, mais ils ont été souvent gâchés par des démarches hâtives, dans des copies qui ne prennent simplement pas le temps d'examiner ce qui est en question : quelle(s) différence(s) établir entre action et fabrication ? quelle est la part de l'expérience au sein d'une pratique ? en quel sens la pensée – et quelle pensée – pourrait-elle y jouer un rôle ?

Des notions connexes, comme celle de contingence, ou de prudence, ont été mobilisées par les bonnes copies dans cette séquence de construction initiale du sujet.

De manière très moralisatrice et finalement très « bien pensante », « bien faire » est parfois devenu, au bout de quelques lignes, « faire le bien » ; ce qui enfermait le sujet dans des exposés plus proches du catéchisme bourgeois que de la dissertation philosophique, et l'amputait notamment de toute sa dimension technique. Les artisans, les artistes, mais aussi les industriels, « savent [y] faire » pourtant, et leurs réussites ou performances ne sont pas étrangères à une certaine forme (ou figure) de pensée. Mais cela éloignait finalement aussi de cette (haute !) morale qu'on prétendait prendre en compte, en la dotant très artificiellement d'une existence simple et toute positive – « la morale » disent beaucoup de copies –, celle d'une chose dont on pourrait faire rapidement le tour et établir les caractères obligatoires. Le problème de l'obéissance à l'autorité a souvent été plaqué très artificiellement, sans qu'on se donne les médiations nécessaires à son intégration.

De manière un peu étonnante pour des étudiants à ce niveau d'étude, la réflexion sur le bien – qu'est-ce au fond que « bien penser » ? – est parfois purement et simplement annulée, au profit, soit d'un relativisme empêchant toute analyse de la différence et de la hiérarchie des valeurs, soit – ce qui revient souvent au même – d'une forme dégradée de positivisme, le bien se réduisant aux valeurs instituées et pratiquées dans une société donnée, appelant simples conformation et conformisme.

Du coup, un nombre important de copies se sont trouvées en difficulté pour donner un sens plausible à l'expression « bien penser » : l'idée d'une hiérarchie des modes de pensée, d'un apprentissage possible du bien penser, l'idée que toutes les pensées ne se valent pas, l'idée que la pluralité des règles ou normes de pensée ne préexiste pas à son exercice même ... autant de perspectives assez simples au demeurant, qui sont rarement envisagées et explorées. La notion de conviction, articulée à l'idée que certaine pensée convainc au point d'*obliger* à agir de telle ou telle sorte, l'interrogation sur la part négative de la pensée (ignorance, erreur, faute, déviance... mais par rapport à quelle norme ?) sont elles aussi rarement présentes, alors qu'elles étaient ou auraient pu être très utiles.

Parmi les meilleurs copies, certaines ont interprété le sujet en donnant une place importante à la question de la connaissance, plutôt que de se concentrer exclusivement sur la relation (et sur la supposée opposition) de la théorie et de la pratique. Certaines ont su voir dans le sujet une invitation à réfléchir sur sa nature même : soit en la réinterprétant au sens de croyance, soit, sur la base d'une comparaison-différenciation entre « savoir » et « savoir faire » en insistant sur l'idée de « disposition pratique » ou de « connaissance tacite ».

D'autres, en mettant en évidence la dimension délibérative impliquée tant dans l'action que dans la pensée, on trouvé dans le sujet l'occasion de se dégager d'une interprétation exclusive de la connaissance en termes de vérité, de certitude ou d'infailibilité. D'où la substitution d'une idée de valeur – ou même d'une série de valeurs différenciées : « bien » se disant alors en plusieurs sens – à celles de vérité, d'exactitude ou même de justesse.

De bons développements se sont aussi adossés, d'abord à la nécessité communément admise de bien penser pour bien faire, pour se consacrer ensuite à une analyse précise des processus délibératifs. Et pour envisager enfin que l'action puisse précéder ou même déborder les ressources de la pensée.

On a lu de bonnes analyses sur le corps, la technique, la manière dont «faire», ou «savoir faire», se définissent non pas *a priori* mais au fur et à mesure du contact, de la prise de possession et de l'information d'une – mais aussi *par une* – matière. Ou encore, sur la douloureuse et patente inefficacité pratique de celui qui pense pourtant fort bien, rapportée soit au problème de la faiblesse intime d'une volonté, soit à celui de la résistance, écrasante parfois, d'un monde qui ne se laisse pas transformer.

Certaines copies se centrent progressivement sur la notion d'exercice, et les meilleures montrent que cette notion est aussi pertinente pour l'action ou la fabrication que pour la pensée la plus théorique. L'urgence de l'action (avec ou sans référence à Descartes) a fait l'objet de quelques bons développements.

Rappelons qu'il n'y a aucune référence obligée, que le jury considérerait comme exigible *a priori*. C'est le candidat lui-même qui s'oblige, dès lors qu'il se donne telle ou telle référence, à des exigences de pertinence, de précision et d'exactitude. Du coup, on peut regretter une certaine uniformité, mais surtout un réel manque d'ajustement de certaines des références utilisées : Aristote, Kant, Arendt, Heidegger, sont souvent mentionnés dans les copies, mais sans que ces références soient suffisamment précises et précisément articulées au sujet. Ainsi Platon se résume-t-il souvent au «philosophe roi» (pour bien agir dans la cité, il faut avoir voyagé dans le ciel des formes idéales – sans qu'on s'interroge sur la distance, voire sur l'hétérogénéité de celles-ci et des circonstances du monde). Quelques copies s'intéressent à la formule socratique «nul ne fait le mal volontairement», mais sans en tirer grand-chose, faute d'approfondissement. De bonnes copies tirent parti du concept aristotélicien de prudence (articulé à la contingence caractéristique du monde terrestre), mais elles sont en très petit nombre. Descartes se réduit tristement à un *cogito* mal médité, immédiatement et abusivement compris comme retraits hors du monde et hors de la pratique ! C'est en réalité le *moment* métaphysique («une fois en sa vie») dont la portée n'est pas bien comprise. La «morale par provision» et la partie 3 du *Discours de la méthode* sont la plupart du temps ignorées. De Kant on retient surtout l'idée que la moralité d'une action se juge à son intention et non à ses conséquences, sans tenir compte de l'amplitude propre d'une raison *pratique*. On a toutefois lu de bonnes discussions de la position kantienne sur le mensonge (avec une connaissance jointe de Benjamin Constant). Bergson est parfois bien connu et bien mobilisé : il permet de caractériser une intelligence fabricatrice, par différence avec le mouvement plus intuitif de la pensée. Dans l'ensemble, les références à des philosophies qui viendraient étayer une conception de la connaissance comme croyance – croyance raisonnée ou raisonnable – restent rares : du scepticisme de Hume à la notion de «suivre une règle» chez Wittgenstein, en passant par le pragmatisme de James... Du coup on en reste à une représentation volontiers intuitive, voire intellectualiste, de la pensée, en oubliant que comprendre, c'est aussi savoir *faire* et même parfois savoir *reproduire*. Seules les meilleures copies réfléchissent aux rapports qu'entretiennent la conceptualisation, l'expérimentation, avec l'exploration technique des choses, des êtres, et de leurs relations.

Nous souhaitons bon courage aux candidats de la prochaine session, et nous les invitons à tenir compte des conseils que ce rapport essaye de leur apporter.

Correcteurs : Laure BORDONABA, Frank BURBAGE, Henri COMMETTI, Eva MUNOZ, Lucie REY, Hadi RIZK.